

# Peaux / Parures / Empreintes / Ar(mue)res

La mue est un phénomène cyclique, régulier et spectaculaire, qui touche l'ensemble du monde vivant – les poissons perdent leurs écailles, les insectes leurs carapaces, les arbres leurs feuilles. Elle marque la fin d'un état et le début d'un temps nouveau. Ces traces d'époques révolues sont abandonnées, perçues comme des déchets, résidus inutiles – elles sont pourtant le souvenir d'un moment de vie, d'un corps et de sa nécessaire (r)évolution. Les trois artistes exposés dans la Chapelle de la Visitation collectent ces pertes devenues pesantes et superflues pour les corps qui les habitaient et en font des parures, des mémoriaux qui portent le souvenir de ce temps du vivant. Entremêlant art et sciences, ils nous montrent ces armures délaissées et posent ainsi la question de notre vulnérabilité et de la grande résilience du vivant qui se réinvente et s'adapte sans cesse.

Depuis 2017, Anne da Silva collecte les résidus de la pêche et les dépouilles qu'elle génère pour leur donner une seconde vie. Le titre de son œuvre, Pélagie, vient du grec et signifie « pleine mer ». Il désigne également une déesse née de l'écume, Vénus, et rappelle ainsi un culte oublié. En la tannant et en la cousant, la peau des poissons, « membrane d'échanges et de protection » pour reprendre ses propres mots, devient celle d'un monstre marin mythique qui reprend le pouvoir et dévore les humains. Créant un rituel nouveau pour donner de la puissance à ces résidus dévalorisés, Anne Da Silva invite le/la spectateur.rice à placer son corps dans la peau de l'animal pour, dans un même temps, se mettre à sa place et se laisser dévorer en retour. Un chant étrange, installation sonore, accompagne ce moment. D'autres éléments, souvenirs de la vie, forment des hommages, des offrandes ou ex-voto à ces esprits, à ces corps aquatiques : des colonnes vertébrales ichtyennes sont reconstituées en os et porcelaine.

Par le latex, suc végétal élastique qui suinte pour protéger les blessures de la plante, Hugues Séguda prélève des empreintes de la terre et crée une nouvelle peau des arbres. En l'associant au lichen, connu pour sa grande capacité de résistance et de croissance dans les milieux les plus hostiles, il crée des armures pour des troncs d'arbres mis en danger par l'humain. En y ajoutant des broderies, des motifs de cœur imprimés à l'encre, symboles du vivant palpitant, il en fait des parures. Comme l'indique le titre Nous nous sommes tant aimés, ces atours sont la trace, parfois le lambeau et toujours la relique, d'une vie tournée vers l'autre. Le papier, support de l'Histoire, est aussi un endroit où collecter et préserver des contours. Dans Timidité, Hugues Séguda dessine à l'encre des frondaisons.

Taylor Smith, par son travail sur la photosensibilité, capture aussi la forme des plantes, des feuilles perdues de l'arbre qui mue, et suspend dans l'air leur mouvement, annulant la chute. Dans ses œuvres issues de la série Les déracinées, réalisées à partir de plantes recueillies notamment dans les forêts environnant Brioude, Taylor Smith prélève la mue des plantes pour les reconstituer, y apposer la coulure d'autres sèves et en faire émerger des formes humaines. Ces sculptures éphémères dont le tronc placé au centre du monument interrogent, comme la peau, la frontière entre l'intérieur et

l'extérieur. Toutes ces peaux rassemblées, à la fois barrages et points de contact, soulignent ainsi la façon dont les éléments et les organismes communiquent, se lient, se protègent et se dévoilent dans une interconnexion qui brouille, dans cette chapelle au sens renouvelé, les limites entre visible et invisible, entre présence et absence. Elles nous donnent l'opportunité de contempler un état - réel ou construit - de ce qui a été pour réfléchir, ensemble, à ce qui pourrait être.-

Mathilde Leïchlé, commissaire d'exposition, mars 2